

Usurper la parole, donner sa parole

David Gagnon

Number 117, Spring 2014

Détournement, imposture, falsification

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (2014). Usurper la parole, donner sa parole. *Inter*, (117), 34–35.



VOIS-TU CE QUE JE VOIS ?

> Tu m'enlèves les mots de la bouche, Dazibao, Montréal, 2009. Photo : Sophie Castonguay.

USURPER LA PAROLE, DONNER SA PAROLE

► David Gagnon

Je veux lire. Je veux me soumettre à la loi qui me défend d'être moi. Je veux épouser un ordre sur la prescription d'un absent, d'un ancien, d'un « autre profondément autre », d'un « mort immensément mort ». Pascal Quignard, *Petits traités*, tome II.

Il y aurait une vacance (de soi) venant de la lecture, un retrait faisant place à l'autre. C'est un moment où le cours de notre vie est suspendu et lors duquel les impératifs sont reportés. Par la lecture nous sont soufflés la pensée et les mots d'un autre. Nous les accueillons. Nous en devenons les hôtes. Nous nous rendons disponibles à ce que nous lisons, que nous soyons d'accord ou non avec ce dont il est question. Nous sommes attentifs et attentionnés.

Généralement, nous lisons seuls. Parfois, nous lisons à d'autres, pour d'autres. Rarement, nous lisons avec d'autres. Lire ensemble, c'est ce à quoi l'artiste Sophie Castonguay nous convie par le biais de performances durant lesquelles elle donne à lire de courtes phrases au public. Entourée de l'assistance, elle distribue des bouts de papier, prompts par lesquels est mise en scène une discussion. Il nous est demandé de les lire à voix haute sans en connaître d'avance le contenu. Nous découvrons donc ensemble ce dont il est question. En nous prêtant au jeu, nous devenons en quelque sorte des porte-paroles. Nous parlons au nom d'un autre.

J'ai l'habitude de percevoir mes paroles comme le résultat de l'exercice de ma volonté. Autrement dit, j'en fais usage à mon gré et, en mon for intérieur, je ne doute pas de ce qui s'y exprime. Ces paroles, ma voix me révèle leur attachement. Sans trop y penser, je m'identifie à elles, prenant ma voix pour leur garantie. Pourtant, tous ces mots, d'autres me les ont appris, d'autres me les ont soufflés. Le langage appartient à tous. La parole serait-elle uniquement l'instrument de ma volonté ? N'est-elle

pas plutôt en proie à la voix, aux désirs, à tout ce qui cherche un véhicule pour se faire entendre ? Ainsi, nous pouvons dissocier la voix de la parole comme cela arrive lorsque nous écoutons un enregistrement de notre propre voix : elle nous semble distante ; il y manque la signature, la résonance. À l'instar de l'image, la parole fait la promotion d'un contenu. Elle est un véhicule.

Je cherche ici à faire ressortir la complexité de toute prise de parole, parole que nous réduisons trop souvent à de l'identitaire ou à de la volonté personnelle. Et c'est précisément cet automatisme qui disparaît, il me semble, lorsque nous lisons, disons, prononçons les courtes phrases distribuées par Sophie Castonguay. Nous prêtons, nous donnons notre parole à l'autre. Ici, « donner sa parole » ne renvoie pas à une promesse, mais plutôt à un don. Il ne s'agit pas de contracter un devoir, mais bien de placer son pouvoir de représentation au service d'un autre, le temps de la performance.

Ces phrases que nous lisons à voix haute, nous sentons bien qu'elles ne sont pas de nous, et pourtant on nous répond comme si nous en étions les auteurs. En fait, tout se passe comme si les prompts n'infléchissaient aucun cadre. Ils suggèrent l'improvisation comme si le lecteur disait spontanément ce qu'il pense, exerçait son libre arbitre : « Ça ne mène nulle part cette discussion. Re commençons », « Est-ce que nous devons nous plier à l'exercice ? » D'ailleurs, nous sommes au courant de ce qui se passe : « Je ne fais que lire la phrase écrite. » En apparence, chacun laisse libre cours à sa pensée. Pourtant, le locuteur est remplaçable, interchangeable. Il pourrait tout aussi bien dire la phrase précédente que la suivante. C'est ainsi que le groupe prend le pas sur l'individu. La parole sert le groupe qui s'exprime d'une voix car, en cet échange, les accords comme les désaccords sont concertés. Nous comprenons que l'objet de la discussion ne se résume pas aux phrases lues. Nous discutons pour

faire apparaître quelque chose, et lire ensemble en est le prétexte. Ce dispositif mis de l'avant par l'artiste réoriente notre attention. Moins préoccupés par ce qu'exige toute prise de parole, derrière la dictée des mots, nous observons ce qui se trame.

La fonction des prompts n'est pas de rappeler ce qui est oublié, comme au théâtre, ni d'informer, comme au journal télévisé ; les prompts servent à produire un délai. À l'hospitalité du lecteur s'ajoute un recul vis-à-vis de soi en tant que locuteur. Dire à voix haute crée une distance entre le locuteur et l'énoncé. Je me vois lire comme je vois les autres lire. Cet espacement entre le dire et le dit dans la discussion crée une impression de clairvoyance. L'objet de la discussion n'est plus isolé dans le langage ; il renvoie immédiatement au corps et au groupe qui lui donnent forme. Lire ensemble provoque un *voir-ensemble*, permet le partage de l'illusion d'une vision commune.

Ainsi, le dispositif ferait apparaître quelque chose d'implicite à toute discussion, mais en faisant rarement l'objet de nos considérations, comme si la rencontre de nos corps ne pouvait que servir une raison dite supérieure, cachée derrière l'ordonnance de la communication. Rarement faisons-nous, faute de distance, l'expérience de l'instrumentalisation du langage. N'est-il pas, par nécessité, subordonné aux impératifs quotidiens et à l'organisation sociale ? L'énonciation, par sa nature même, ne nous permet aucun recul. Son appel à la conscience est généralement temporel, presque jamais immanent. C'est pourquoi nous l'oublions.

Les paroles de l'ami, de l'amant, du conjoint, du parent et de l'enfant n'ont pas les mêmes exigences. On peut en dire autant des paroles de liberté, d'intimité, de générosité, de patience. La panoplie de forces ayant l'usage de notre parole n'est pas sans rappeler les *daïmons* de la Grèce antique (espèce de messagers), forces cherchant à s'actualiser en nous et à se dire sans fin. Constamment nous devons en révoquer certaines au profit de nouvelles. Qui ou quoi parle à travers nous ? Parce que nous avons fait de l'identité le dispositif central appelant à lui toute représentation, nous en oublions la communauté de parole d'où nous sommes issus et dont nous sommes tissés. Nous en avons fait un réservoir où nous puisons à volonté, selon les besoins.

À l'édition 2013 du Symposium de Baie-Saint-Paul, Castonguay a invité l'assistance à questionner le rapport que nous entretenons avec les œuvres exposées. Suggérant par le dispositif que toute présence importait davantage, chacun a pu faire l'expérience de la réception de l'œuvre comme partie prenante de la création.

Un spectateur présent s'est questionné au sujet des œuvres : « Que faudrait-il faire pour bien les recevoir ? Sommes-nous suffisamment hospitaliers avec elles ? » Ou ne sont-elles là que pour reproduire à l'infini les clichés dans lesquels nous avons l'habitude de nous loger ? Un autre : « C'est vrai que lorsque l'on s'habitue à quelque chose, on ne le voit plus ou presque plus. » On pourrait croire à une mise en garde : « Pour bien voir, il faut donc se déshabituer ? » L'assistance est invitée à dire sans fin ce que sont les œuvres. Le texte a pris le relais du libre arbitre et maintient le spectateur paradoxalement présent :

- Mes yeux sont des récepteurs. Ma langue commente.
- Pas bête, ce que tu dis. C'est vrai que les mots transforment les images.
- Je croyais qu'on parlait de déshabituer la langue...
- Oui, c'est vrai.
- Nous pourrions essayer...
- Vous voulez dire maintenant ?
- Pourquoi pas ! Après tout, nous sommes là pour ça, non ? ◀



> *La boîte d'Émilie*, Temps et oralité, Espacepointca, Alma, 2011. Photo : Christian Leduc.



> Sophie Castonguay et Anne-Marie Ouellet, *Table pour 5*, VIVA! Art Action, Montréal, 2009. Photo : Marc-Antoine Paquin.



> *Parle-moi*, La Centrale, Montréal, 2009. Photo : Sarah Wendt.



> *À vrai dire*, Symposium International d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, 2013. Photo : Tomi Grgicevic.

< *La boîte d'Émilie*, 2011, Temps et oralité, 2011, Espacepointca, Alma. Photo : Christian Leduc.

DAVID GAGNON est artiste en arts visuels. Il s'intéresse au mode d'apparition de l'image. On a pu voir son travail à la galerie Joyce Yahouda (2012).